

Radio on (automate se met en marche, alterne deux accords, Lucie danse sur fond de l'accompagnement de Wild is the wind version + ou - Nina Simone) Voix off : love me, love me, say you do...

Et si on faisait un arrêt sur image ?

Comme ça,
avec toi en premier plan

En avant.

En face.

Quelque part d'où je peux te voir,

te regarder,

toi,

frontalement.

Ton visage, tes mains, ton torse.

Et peut-être bien, également, tes hanches

mais ça m'irait d'avoir à les deviner derrière une table ou un bureau.

Et puis il y aurait un silence d'où émerge le « tic, tic, tic » de l'horloge.

Comme dans les films.

Les bons comme les mauvais.

L'attente.

De quoi ?

Un appel ?

Un rendez-vous ?

Un train ?

Dans ce cas, l'attente serait

à la Gary Cooper ou Celia Johnson ?

Tu préférerais quoi, le hasard, ou

le sort ?

L'horloge, serait-elle électrique ?

Un modèle

où l'aiguille tourne de façon continue en imitant le temps ou un modèle à pile présentant une image hachurée de la vie ?

Une version basse résolution de la pellicule de film.

1 image par seconde.

Tu vois le genre ?

Je t'imagine souvent comme ça, oui.

60 à la noire,

à contrôler le temps.

« Tic, Tic, Tic ».

Tu pourrais l'arrêter.

D'un coup.

Stop.

Ou le suspendre.

Un simple geste : « ting »

Plus rien.

Le temps entre parenthèses.

Moi je serais là, à tenter

de deviner ta vie, tes pensées comme tout bon spectateur.

Je m'amuserais à t'imaginer :

comment tu jouis et comment tu fais l'amour ; comment tu parles à ta mère, comment tu dis bonjour lorsque tu arrives à la banque, et comment tu envoies chier la femme derrière le comptoir à la poste.

Ou, pourquoi pas, faire partie du décor.

Être un élément de ta scéno :

la tasse qui reçoit ton café le matin.

Juste pour

voir comment tu tiens ta cuiller.

Est-ce que tu mets du sucre ?

Du lait ?

Tout compte fait, tu y mets du café ?

Du thé ?

De l'eau ?

Ou tu fais comme les maghrébins, les turcs, les arabes

et tu bois tout ça dans un verre ?

C'est quoi ton rituel du matin ?

Est-ce que tu refais toujours le même chemin :

trois pas devant, puis tourne à gauche, deux pas et « clic »¹

Puis, tu te penches,

tu éteins ta veilleuse, celle que tu chéris depuis l'enfance, celle qui permet d'assurer à la fois la continuité de ta vie en soulignant ses racines.

Celle que tu te refuses à jeter

Celle qui les aura tous vu passer et qui sera resté impassible, là,

toujours dans le même coin,

sans juger.

Ensuite,

retour en arrière, deux pas, à droite,

trois pas suivi de trois autres dans la même direction et encore à gauche

« clic »¹

1 *une lampe s'allume*

Puis deux pas tout droit,
encore à gauche, quatre pas et là :
hop ! tu t'assoies ?

Où ?
Devant un miroir ?
Tu t'assoies pour quelle raison,
te brosser les cheveux ?
Lire le courrier de la veille ?
Le journal ?

Tu t'assoies pour rassembler tes pensées ?

Faire un plan de ta journée ?

Ou tu t'assoies pour écouter,
tout simplement ?

Qu'est-ce qui joue dans ta maison ? T'as une radio ?

Un vieux poste.

Tout juste à coté d'une de tes lampes ?

Et de la moquette.

Et puis

peut-être bien

une tempête de neige.

De la fourrure.

Une vieille tante qui rentre en coup de vent, la voix franche qui émerge
autant de ses pores que de ses poumons, avec le réflexe immédiatement frustré de sortir un
« tabarnac » bien senti en guise de commentaire météo.

Quelque chose sorti tout droit de Bousille et les justes.

La campagne à Montréal.

Je me demande si ça fait partie de toi ?

si ça fait partie de ton décor,

si cette partie là de moi s'est transposée à ta vie.

Parce que moi, quand je rêve maintenant,

j'ai toujours ta veilleuse en trompe-l'oeil.

Parfois elle prend la place de ma tante,

parfois de la radio,

ou de la moquette.

Une moquette musicale, à la F.A.O. Schwartz à New York.

Tu sais, le plancher piano ?

On a bien dû t'en parler une fois, non ?

Ou sinon tu l'as sûrement déjà vu à la télé,
dans les Simpsons par exemple !

De toute façon, ça importe peu, tu n'as qu'à t'imaginer un adulte-enfant qui
trouve une façon d'impressionner quelqu'un quelque part en jouant Für Elise avec ses pieds.

Na-na-na-na-na-na-na-naaaaa

Clap-clap-clap

C'est ça qui sort de ta radio ?

Tu l'allumes parfois ?

Ou est-ce que tu es plus du genre deux oreillettes bien placées qui exclut le monde extérieur.

Une espèce de coton fromage auditif qui filtre les impuretés
extérieures en laissant passer tout le jus.

Tu y mets quoi ?

Je te verrais bien y mettre un petit trait de mandoline,
un truc joyeux, à mi-chemin entre le country et le bluegrass :

un joyeux jamboree à la Sweet Virginia !

Un plaisir pas tout à fait coupable,
un trait qui n'a rien d'original,
mais qui atteint sa cible

Tu sais : « la, si, la, si, do# »

Quelque chose de convivial

Ou tu serais plus le genre
à écouter Nina Simone ?

*« Well once I lived the life of a millionaire, spendin' my money I didn't care,
takin' my friends out for a mighty good time,
buyin' bootleg liquor, champagne and wine... »²*

Je te verrais bien le chanter à tue-tête dans ta douche

Je t' imagine le chanter complètement faux.

Il y a quelque chose de foncièrement sexy à t'imaginer nue,

avec de l'eau qui t'arrive en continue sur la tête

et toi

qui chante comme un pied qui croit avoir trouvé chaussure à l'Olympia.

2 entendu traité dans la bande et non chanté directement par la voix

Le fantasme, ça a quelque chose de rassurant

Et la douche, c'est quand même l'endroit parfait pour ça.
Entre la vapeur qui te met à ton aise et le savon qui nettoie tout de suite toute pensée moindrement corrompue,
on pourrait s'imaginer ce qu'on veut et sortir plus propre qu'au réveil.

Et puis, dans un espace aussi petit que cette tour de céramique, tout
est si vite réfléchi
qu'il se transforme le plus naturellement du monde et crée sa propre réalité
La douche renvoie bien ce qu'elle
veut.
Il n'y en a pas deux pareilles :
à chacune sa réalité.

La scénographie parfaite.

Et toi,
dans tout ça,
tu es Janet Leigh.

D'ailleurs, personne ne sait trop à quoi elle pensait, Janet,
dans sa douche...

Elle fantasmaït, tu crois ?
Ou, sinon, elle chantait ?
Intérieurement je veux dire.
Parce que oui,
elle se savonne,
mais pourquoi sourit-elle ?

Tu souris souvent, toi, dans ta douche ?
Je veux dire, naturellement ?

Juste parce que tu te laves ?
Non, tu souris quand tu as une raison de sourire.

Le bonheur, ça demande une raison,
une explication,
une justification.

Le bonheur pour le bonheur, tu n'y crois pas.

Non.
Je ne crois pas que tu y croies.

Tu es trop rationnelle pour cela.
Ta vie, elle est en ordre.
Tu fais les choses méthodiquement,
il y a une logique à tout ça.

Tu aimes quand les choses se placent,
Quand l'ordre permet à tout
élément de prendre son sens.

Tu effaces le superflu.

Le non nécessaire.

Tu es née équipée d'un trop-plein.

Il y en a qui naissent comme ça.

C'est pratique.

Rien ne déborde.

Non,

c'est plutôt tout simplement expurgé.

Tu fais dans le concis.

Mais, pauvre toi,

dans tout ça, tu demeures en attente.

Ce n'est pas juste,

d'avoir à attendre là, plantée comme un piquet.

T'es pas un rosier,

ou une pièce sur un jeu d'échec.

T'as pas à rester plantée là, tuteur ou non,

à faire l'objet d'art

T'as le droit de t'asseoir.

D'ailleurs, qu'est-ce qui t'a poussée à te lever ?

Est-ce que c'est moi ?

C'est de ma faute ?

Ce l'est souvent, d'ailleurs, à un point tel que je ne sais plus jamais quand ce l'est réellement de quand ce ne l'est que par projection.

Je veux tellement avoir tort, que je n'arrive plus à savoir quand j'ai raison.

Et tout ça se mêle.

Ça devient un grand quiproquo,

un imbroglio,

en tout cas, quelque chose en o.

Pourquoi tu ne nous fais pas penser à autre chose ?

Tu pourrais nous jouer un petit truc,

un truc mignon

avec juste assez d'espoir pour qu'on y croît,

mais pas trop pour qu'on en devienne cynique.

Un truc juste pile au milieu.

Tu vois le genre ?

Neutre sans l'être.

Tu sais, un truc qui trouve le ton juste.

Qui va de soi sans pour autant être évident.

Un truc.

Non, mais tu sais ce que je veux dire.

Tu pourrais par exemple commencer par « do ».

Do, ça sonne bien dans n'importe quel système.

Ou « La ».

Une référence.

Ou « Mi ».

Sauf que tu n'as pas de guitare,

donc on oublie.

Et « Si » c'est morbide.

« Sol, Fa, Ré » et toutes les altérations, c'est un peu trop...

trop.

Et puis j'ai déjà affirmé que tu faisais dans le concis.

Alors, ce serait me faire mentir.

Et je n'aime pas mentir.

Ça... Ça...

ça.

Mais allez, joue un truc.

En plus, tu as un instrument parfait pour faire penser à autre chose.

Allez, joue-moi un petit truc.

Tu sais, comme elle le demande,

Ingrid Bergman.

Some of the old songs.

Tu sais :

ta-dam-ta-di-ta-dam-ta-dam-ta-di-da-damm...

Allez, tu connais.

Je sais que tu connais.

Ce sera parfait.

On croira rêver.

Oui, oui, je sais, ça fait cliché comme pas permis,

mais quand même,

quelle scène !

Tu n'aimerais pas ça,

toi,

être Ingrid,

moi Bogie.

Comme ça, à la fin, tu aurais ta liberté.

Tu pourrais même partir avec un autre.

Ce serait beau,

tendre.

On pourrait y mettre une histoire

dans tout ça.

Allez, joue.

Ça peut être autre chose aussi.

N'importe quoi.

Joue.

Ou danse.

Regarde, je peux mettre un disque.

Toi, tu danseras.

Comme ça.

Oui.

Ou encore comme ça.

Si tu veux.

En fait, je m'en fous,

tant que tu dances.

Non, non,

ça va pas.

C'est pas naturel.

Pourquoi tu ne t'assois pas plutôt ?

Tu peux même te coucher si tu veux.

Moi je ne me coucherai pas,

mais toi, tu peux le faire.

Je te regarderai, comme ça,

sans parler

Je ne dirai rien.

Tu pourras toujours penser ce que tu veux.

Non, en fait assieds toi.

T'as déjà voulu t'asseoir question de ne pas te coucher ?

Mettre Nina Simone à plein volume pour ne pas entendre³ [...] quoi que ce soit qui se rapporte au sommeil.

Parce qu'une fois qu'il te prend, lui, il ne te laisse pas en paix.

C'est du tout ou rien.

Soit tu le combats et tu restes vigilant tant bien que mal,
soit tu abandonnes et tu te réveilles quand il a décidé
qu'il en avait finalement plus rien à foutre de ta servitude.

Toi tu préférerais un réel quitte ou double.

Aller, soit tu m'fous la paix et on en parle plus,
soit je dors et c'est pour de bon.

La petite musique en continue.

On Repeat.

L'ellipse avec un 1 marqué quelque part et une souris en débandade qui n'arrive plus à cliquer
sur quoi que ce soit.

Un truc simple,

binaire,

le choix de l'idiot.

Non, non, pas de peut-être,

de pas nécessairement,

de nuances,

de :

« *hmm... je sais pas* »

de : « *mais si on faisait comme ça,*

ou encore... »

Non, non, tout ça c'est bon pour les autres

Toi, tu veux le mouvement de masse.

Comme celui qui élit un gouvernement en changeant de bord à chaque deux élections

Le pendule.

Celui que les analystes s'efforcent à prédire avant, puis à
comprendre pendant et après.

Et allez, un peu de sagesse populaire ici et là.

Mais toi,

toi tu voudrais le jazz réconfortant,

celui qu'on joue sur les bateaux de touristes,

celui qui rappellent tes grands-parents en croisière sur Le France,

avec les coupes à champagnes qui ont plus l'air de mini-bols sur pieds que de nos flûtes contemporaines.

Tu sais, celui qui fait⁴ : [...]

question d'accompagner les rires,
de taire les disputes

et de *glamouriser* les ivrognes qui dégueulent de concert avec ceux qui découvrent ce que ça veut dire que d'avoir le mal de mer.

Un vrai beau banquet.

Le genre qu'on rêvait à Hollywood dans les années 40-50 et qu'on vous projetait en 4/3 ou encore en Panavision.

Sauf qu'on y rajoute la réalité de Bukowski et de sa crasse,

celle qu'on aime lire question de mieux l'oublier.

Oui, oui, je sais, tout ça c'est pour faire joli,

pour camper un peu l'atmosphère,

pour montrer à tout le monde que chacun est le bienvenu.

Le vaudeville, le cabaret, l'art du peuple et l'identité collective.

La mémoire et toutes ces belles-choses.

La beauté.

Tu rêves d'entendre une enfant chanter Frère Jacques,

parce que croire en ce rêve là,

ça fait du bien.

C'est moins destructeur que de croire en un connard cloué sur une croix de fortune
qui délire et demande : « papa, papa, pourquoi tu m'abandonnes ? ».

Un imbécile sur une croix, ou un imbécile en attente,
ou un autre en méditation,

peu importe, c'est trop flou.

Mais une enfant qui chante, qui danse,
ça, on y croit.

Je dis on, mais je m'inclus dans le portrait. Moi aussi j'y crois.
Je crois que tout ça est possible,
souhaitable,
faisable,
humain.

Criss, tu regardes une personne, et t'as envie de la chair que tu vois en face de toi.
T'as envie de lui bouffer le cul, pas parce que t'as foncièrement envie de bouffer un cul,
après tout, c'est sale un cul,
non,
tu veux lui bouffer le cul, parce que tu veux tout.

C'est ta façon à toi d'avoir accès à tout.

L'intérieur comme l'extérieur.

C'est comme les pactes de sang.

C'est peut-être morbide et pas très propre,
mais c'est la façon la plus A+B d'avoir accès à l'être désiré.

Je te veux, tu me veux,
allez on perce un trou chacun de notre côté et on s'unit.

Faire un enfant, ce n'est pas s'unir,
non c'est écrire l'avenir,
c'est espérer.

C'est encore autre chose.

Ça peut même être un anti-aphrodisiaque.

Le sexe de l'autre, c'est sacré, du coup, on n'y touche qu'avec des gants blancs.

Un cul, ce n'est pas sacré, ça demande moins de finesse.

Personne n'a regardé un cul dans sa vie en se disant :
« là, il y a de l'espoir ! ».

Non,

mais un sexe...

C'est cliché tout ça. Une façon 20^e siècle de parler d'une vision 19^e.

C'est joli de façon détournée.

C'est tourner autour du pot.

C'est mettre un cadre autour d'un objet et le sacraliser.

Avoir envie de tes yeux,
c'est avoir envie de ton sourire.

Parce que l'un commande l'autre qui commande l'un.

C'est indissociable.

Et parfois, ça donne envie de faire l'amour.

Et parfois, ça donne juste envie de regarder,

à distance.

Parce que c'est beau.

C'est tout d'un coup associer ton sourire à ta voix,

et ta voix devient douce.

Comme ça.

Sans raison

C'est ce qui fait que tout d'un coup tu es belle.

Que tout d'un coup, tu es unique.

Parce que j'ai fait un jeu d'associations.

Tu deviens une histoire,

avec un auteur,

une scène,

des décors,

une musique,

un parfum.

Mais tu es mouvante,

en perpétuelle mutation.

Quand je te déshabille, tu n'es plus vraiment tout ça.
Non, tu es devenu un close up,
une lentille hors-focus qui n'a jamais le temps
(sauf à coup de petits miracles) de s'ajuster à ton corps.

Tu es une réalité entière à avaler d'un trait sec,
comme on le fait avec un alcool qui sert à ouvrir
les voies nasales et à réveiller.

Tu deviens un déficit d'attention perpétuel :

« oh un sein, oh une jambe, oh une bouche, un cou, un dos,
un cul, une chatte »

tu deviens un champs de bonbons devant un kid qui
saute partout en faisant des bonds inhumains.

Et ça, ça te fait peur.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

C'est comme si tu voyais un ogre devant toi.

Comme si tu faisais du bodysurfing en plein océan et que

tout d'un coup,

sans que tu l'aies prévue,

la vague que tu attendais te pliais

en deux avant de te faire rouler sur toi même et t'emmenner pendant plusieurs mètres avec elle.

Comme si, tout d'un coup, la tempête au début du magicien d'Oz
n'était qu'une mauvaise métaphore où Dorothée est en plein coït, sauf qu'elle n'arrive plus à savoir ce qui
se passe, et que le visage de son amant prend, le temps de l'acte, 12000 visages plus étranges les uns que
les autres.

Un genre de viol sans le dire.

Une façon pour toi d'être ignorée devant le désir d'autrui.

Une façon que l'amour a de s'auto-perversir.

Une façon de foncer,

tête la première,

dans un mur

avec un soundtrack qui ne cesse d'alterner entre respirations un peu fortes, petits cris épars et musique
de background dont tout le monde se câlisse.

Et ça,

une fois la fin décrétée,

quand tout se relâche,

tu te fais dire qu'on appelle ça aimer.

Mais tu, tu n'y crois pas une miette, non

Non, ça c'est bon pour les autres.

Et tu as raison.

Sauf que les autres,
en tout cas, au moins l'un d'entre eux,

lui,

il y croit.

Ou, en tout cas, il le vit.

Et là, là

ça bloque,

ça coince,

ça

hmmm...⁵

C'est le pot que tout le monde passe sous l'eau
chaude en espérant le décoincer et qui finit
toujours par faire rougir celui qui essaie.

C'est moins romancée qu'Excalibur,

mais ça occupe la même fonction.

Mais alors, t'en fais quoi de tout ça ?

T'en fais quoi de cette chair qui se transforme en poisson rouge une fois qu'il désire
te démontrer autre chose que de l'affection par procuration ?

C'est à chacun son propre « La, la, la, la, laaa »

avec ou sans doigts dans les oreilles.

Le classique : « on n'a pas vu le même film ».

Le : « les hommes viennent de Mars et les femmes de n'importe

qu'elle autre planète qui n'est pas Mars ou la Terre, donc allez, pour faire symétrique, on va dit Vénus, en plus ça s'oppose bien, et puis Vénus c'est chaud en tabarnac, un peu trop maternant, on peut étirer la métaphore et on vendra encore plus de livres, sauf qu'on est plus dans les années 90 et cette métaphore là ne sert plus à rien, sauf à deux-trois vieux cons qui ont oubliés de changer de siècle ».

T'en fais quoi ?⁶

Tu saurais me dire ce que tu en fais ?

Tu saurais me dire quoi que ce soit,
au lieu de rester plantée là.

Au lieu de tout simplement faire ta vie.

Je m'en fous de ce que tu aurais à me dire.

Pas besoin de mot juste.

Pas besoin de discours.

Tu saurais dire un seul truc ?

Tu sais, comme deux personnes un peu polies qui ose prononcer deux-trois syllabes misent
l'une à la suite de l'autre.

Tu sais ?

5 Note répétée de glock

6 Durant toute cette diatribe la personne sur scène tente de placer un mot. Elle débute, en plaçant la main, en guise d'introduction. La diatribe ne cesse de continuer et devient de plus en plus un bruit (délai ?). À la toute fin, la personne sur scène place son mot.

On t'a appris ça à l'école,

non ?

Comme moi.
Comme n'importe qui !

Tu sais, un genre de collier de perles, sauf qu'on appelle pas ça un collier.

Non, non, on appelle ça des mots.

On a même trouver une façon ABC d'en faire un mode d'emploi.

On a tout rassembler.

Comme dans une bibliothèque.

En plus, c'est fait que de ça une bibliothèque.

Des mots.

Mais t'en as pas un à sortir ?

Je sais pas, moi ?

Non ?

Même une bribe.

Tu pourrais bégayer.

Ma-ma-ma-ma-ma-ma...

Je m'en sacre du son que tu émet, mais émet-en un.

Ma-ma-ma-ma...

LUCIE (sourit et tend la main) : Salut

~~Souvent, quand je me réveille, que ce soit en pleine nuit ou à onze heure le matin, je me demande~~

~~, avec potentiel pour le détournement.~~

~~. [pause] . peu importe quoi.,~~

~~, parce qu'il y a une raison~~

~~quand- «The fundamental things apply, as time goes by».~~

~~autrui..~~

~~C'est~~

~~en fait~~

~~(note répétée au glock). de cornichons~~

~~. J »⁷~~